LES MAÇONS,

TABLEAU POPULAIRE EN UN ACTE,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET ÉDOUARD BRISEBARRE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 1er février 1842.

Pour ramener l'ouvrier aux idées d'ordre et de travail, il y a quelque chose de plus sûr que la menace : c'est le bon sens.

DISTRIBUTION :

FRANÇOIS BACHOT, tailleur de pierre	M. ADRIEN.	BOUCHERAT, entrepreneur	M. RENAUD.
ANTOINE BACHOT, dit RÉSÉDA, manœuvre	M. HYACINTHE.	UN MONSIEUR	M. ÉMILE.
LARIOLLE, maçon	M. DUSSERT.	NICOLAS, paysan	M. EMMANUEL.
MANDAR, maçon	M. DUMESNIL.	Mme LARIOLLE	Mlle FLORE.
GOUSSEPIN, manœuvre	M. ANDRÉ.	GENEVIÈVE	Mlle PITRON.
		MAÇONS.	
		MANŒUVRES.	

La scène se passe à Paris, en 1842.

Le théâtre représente une rue. Au fond, une maison en construction échafaudée; à gauche, un marchand de vins; à droite, maisons, etc.

SCÈNE I.

LARIOLLE, MANDAR, BACHOT, GOUSSEPIN, RÉSÉDA, MAÇONS; puis, Mme LARIOLLE.

(Au lever du rideau, tous les maçons travaillent, soit en bas, soit sur l'échafaudage. Bachot taille une grosse pierre placée en bas de la maison.)

TOUS.

Air du Garde-moulin.

Travaillons, allons, du courage!
Employons la pierr', le ciment;
Ayons tous du cœur à l'ouvrage,
Pour terminer le bâtiment.

LARIOLLE, sur l'échafaudage.

Ah! hé! Réséda... ah! hé!

RÉSÉDA, en dehors.

Ah! hé!..

LARIOLLE.

Truellée au sas... serrée...

GOUSSEPIN, en bas, écrasant du plâtre avec un bâton.

Han... han...

MANDAR.

Ah! hé! voltigeur, ah! hé!..

BACHOT, taillant sa pierre en fredonnant.

Sois fidèle à ta compagne,
A ta mère, à tes amis;
C'est le refrain de la montagne...

MANDAR, sur l'échafaudage, et fredonnant en travaillant.

Chinq chous,
Chinq chous,
Pour monter not' p'tit ménage...

LARIOLLE, criant.

Ah! eh! Réséda... ah! eh!

RÉSÉDA, entrant avec une auge à plâtre sur sa tête.

Voilé... voilé...

LARIOLLE.

A l'échelle, Martin... et plus vite que ça!

Digitized by Google

(Réséda grimpe à l'échelle. On entend sonner neuf heures. Il s'arrête au milieu de l'échelle, et redescend vivement.)

TOUS.

Neuf heures.

LARIOLLE, frappant fortement sur l'échafaudage avec une règle.

A ce déjeuner !

(Les maçons descendent de l'échafaudage. Bachot et Goussepin quittent leur besogne, et ils arrivent tous avec du pain sous le bras.)

TOUS.

Même air.

Allons, il faut quitter l'ouvrage ;
C'est l'instant de se restaurer.
Nous reprendrons, avec courage,
Le travail après déjeuner.

MANDAR.

Laissons la pioche et la truelle,
Pour l' pain d' quatr' livr's et l' cervelas.

LARIOLLE.

On r'pioche avec beaucoup plus d' zèle,
Quand on s'est r'passé du chass'las.

REPRISE.

MANDAR, sortant à gauche.

Je vas me payer du petit salé... une belle plate-côte...

GOUSSEPIN.

Et moi, un nœud d'épée.

RÉSÉDA.

Ah ! oui... un arlequin... Quel déjeuner de mardi-gras ?.. Il va manger un arlequin, et boire un porichinelle !

(Les maçons sortent de différens côtés.)

BACHOT, sortant en appelant.

Ah ! hé !.. la marchande de pommes.

LARIOLLE.

Et ma femme qui vient pas m'apporter ma pitance ! J' parie qu'elle s'amuse à bâiller devant des escamoteurs ou des Alcides.

(Il sort à droite en regardant de tous côtés.)

RÉSÉDA.

Quoi que je vas tortiller... moi... (Tâtant ses poches.) Pas de braise... Faudra donc dévorer son pain sec ? et il est rassis ! c'est dur.

Mme LARIOLLE, qui est arrivée sur ses derniers mots, lui offrant quelque chose.

Mettez ça dessus...

RÉSÉDA.

La femme à Lariolle !..

Mme LARIOLLE.

C'est un brin de gigot... côté de la souris... Mangez, mon rat !.. On peut venir... cachez-le.

RÉSÉDA.

Où ça ?.. Ah ! dans ma bouche... voilà... une bonne cachette !

(Il mange avidement.)

Mme LARIOLLE, le regardant.

Comme il mange avec grace, cet être-là !..

LARIOLLE, rentrant, avec humeur.

Elle n'arrive pas... Je vas donc être obligé de me soutenir avec du marolle ?..

MANDAR, rentrant en mangeant, à Lariolle.

Mais, tiens, la v'là, ton épouse...

LARIOLLE.

Où qu'est la nourriture ?

Mme LARIOLLE, lui donnant une boîte en ferblanc.

Tenez, ogre...

LARIOLLE, ouvrant la boîte.

De la soupe aux herbes.

BACHOT, rentrant en mangeant, et riant.

Comme tu te soignes... toi... T'es donc malade ?

LARIOLLE.

Du tout ; c'est mon épouse qui s'amuse à se détruire mon estomac. (A sa femme.) Mais y avait, à la maison, un restant de gigot ?..

Mme LARIOLLE.

Eh bien ! oui. Après ?.. Ne fallait-il pas que je soupisse ?

LARIOLLE.

Plus que ça de grammaire... Excusez !.. (Regardant ce que mange Réséda.) Quéque tu manges donc là... toi ?

RÉSÉDA.

C'est du lièvre que l'on m'a envoyé de mon pays.

BACHOT, mangeant une pomme.

Et tu n'en as pas offert à ton cousin... un Bachot comme toi ? Soyez donc de la même famille... portez donc le même nom...

RÉSÉDA.

N'en ayant que juste pour moi...

LARIOLLE, mangeant.

Y a seulement pas de beurre ; c'est une vraie soupe d'hôpital... Tu négliges bien ton lolo... J' sais pas c' que tu fais des bons morceaux, mais tu n' me donnes jamais que des rogatons... à moi.

Mme LARIOLLE.

Quoi que vous chantez ?

LARIOLLE.

Rien, Mme Soupe-au-lait.

MANDAR, riant.

Ah !.. ah !.. il canne.

GOUSSEPIN, riant.

Il a peur de son épouse.

LARIOLLE, avançant sur Goussepin.

Moi ?.. j'ai peur ?.. Eh non ! j'aime la tranquillité... voilà tout.

Mme LARIOLLE, à part.

Tu l'aimes trop, la tranquillité !.. Dire que j'ai épousé ça par amour ! Oh ! il me vient parfois des idées... Grosse brute, tu mériterais bien que je les réalisisse.

(Elle regarde Réséda.)

RÉSÉDA, à part.

Me fait-elle des yeux !.. elle me fusille...

Mme LARIOLLE, en regardant Réséda.

Quel joli profil !

LARIOLLE.

Tiens, femme, v'là ton écuelle... Estelle !

(Il lui prend la taille.)

Mme LARIOLLE, se reculant.

Edmond !

Digitized by Google

LARIOLLE, brusquement.

Retourne à ton ouvrage, va carder tes matelas, ma bonne, va...

Mme LARIOLLE.

Est-ce que j'ai des ordres à recevoir de vous?..

RÉSÉDA, à mi-voix.

Ne vous fâchez pas, je vous en prie; faites-le pour moi. (A part.) A présent que j'ai pris mon repas, j'aime autant qu'elle s'en aille.

Mme LARIOLLE, à part.

Comment résister à cette voix si douce?..

BACHOT, riant.

Ce pauvre Lariolle!

MANDAR.

C'est qu'il ne voit rien!

TOUS, riant et plaisantant Lariolle.

Ah! ah!

Mme LARIOLLE, bas, à Réseda.

Je tâcherai de revenir... je trouverai un prétexte... Ah! n'achetez rien pour votre goûter; je vous aurai un petit jambonneau.

RÉSÉDA.

Fumé... tâchez qu'il soye fumé.

LARIOLLE, à sa femme.

Dis donc, si tu m'apportes à dîner aujourd'hui... aie-moi quelque chose de bon?

Mme LARIOLLE.

Eh! oui... (Regardant Réséda, et à part.) Lui, d'abord.

TOUS.

AIR: Vive le vin de Rampionneau.

Pour nous, oui, voilà, tous les jours,
Les heures
Les meilleures;
Il faut en savourer le cours;
Les instans d'repos sont toujours.
Courts.

Mme LARIOLLE, bas, à Réséda.

Pour vot' goûter,
Vot' dîner,
J' viendrai vous apporter
L' jambon....

RÉSÉDA, avec joie.

Mon cœur s' dilate.

LARIOLLE, à sa femme.

Pour mon repas,
Mon galas,
Qu'est-ce que tu m'apport'ras?

Mme LARIOLLE, avec humeur.

Une saucisse plate.

REPRISE.

(Mme Lariolle sort à droite.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté Mme LARIOLLE.

(Pendant toute cette scène, les uns allument leurs pipes ou s'étendent au soleil.)

RÉSÉDA.

Qu'est-ce qui me prête une pipe?

MANDAR.

V'là la mienne... et une soignée, culottée jusqu'au bord.

RÉSÉDA.

Et vide jusqu'au fond... Qu'est-ce qui me prête du tabac?

GOUSSEPIN.

Tiens, v'là ma blague.

RÉSÉDA.

Qu'est-ce qui va me prêter du feu?

(Un maçon lui passe un morceau d'amadou enflammé.)

LARIOLLE, à lui-même.

Je pense à ça, moi, pourquoi donc qu'Estelle vient maintenant deux fois par jour au bâtiment pour m'apporter ma nourriture?.. Depuis qu'elle a eu cette idée-là... je dépéris... je ne me soutiens plus que par le liquide.

RÉSÉDA, s'étendant par terre et fumant.

Ah!.. c'est fichu, les heures que j'aime le mieux dans la journée, c'est les heures des repas...

BACHOT.

Parce qu'on ne fait rien?

RÉSÉDA.

Bath!.. on mange... Et puis, deux heures de bon temps... C'est donc lourd, ça?.. v'là-t'i pas, quand on s'esquinte toute la journée!

MANDAR.

Tandis qu'il y en a qui ne fait rien...

LARIOLLE.

Qui se promènent la canne à la main...

RÉSÉDA.

En fumant des cigales...

BACHOT.

C'est qu'ils ont de quoi...

RÉSÉDA.

C'est pas juste, ça. Y en a qui viennent au monde avec beaucoup... d'autres avec rien... Chacun devrait venir au monde aussi riche l'un que l'autre.

BACHOT.

Tu vas encore recommencer tes sottises, toi!.. Mais s'il n'y avait plus de riches, qu'est-ce qui paierait les ouvriers?

RÉSÉDA.

Patience! on a déjà supprimé les nègres...

BACHOT.

On aurait bien dû commencer par les imbécilles...

RÉSÉDA.

Ça aurait trop diminué la population... Faudra bien qu'on supprime les ouvriers...

LARIOLLE, se levant.

Ah! minute! L'ouvrage, bon, mais pas la paie... je défends qu'on y touche.

Digitized by Google

RÉSÉDA.

Mais, jobards! si vous aviez tous des rentes, vous n'auriez plus besoin de paie.

LARIOLLE.

Les rentes!.. Ousque ça demeure? ousque ça se trouve?

BACHOT, se levant.

Au bout des bras. Est-ce que la caisse d'épargne a été inventée pour les quadrupèdes?

RÉSÉDA.

Va-s-y donc les mains vides, à ta caisse d'épargne... t'y seras reçu comme un caniche dans une charlotte russe. Non, il faudra trouver moyen de changer tout ça. C'est à chercher ce moyen-là que j'emploie mes loisirs, et j'ai déjà jeté sur le papier des idées...

BACHOT, riant.

T'as des idées, toi?

LARIOLLE.

Comment! Réséda, tu ne nous avais pas dit ça!

MANDAR.

T'as fait un ouvrage?

RÉSÉDA.

Que je crois un peu chiqué. Ah! il est rupin! mais ces gredins d' libraires veulent des monarques pour l'imprimer...

BACHOT, soupirant.

Ah! il faut être connu pour qu'on vous édite...

RÉSÉDA.

Et les journaux, donc... c'est tous compères et compagnons... il ont eu la bassesse de me renvoyer mon manuscrit.

BACHOT.

Ça ne m'étonne pas.

LARIOLLE.

Et quèque t'as fait de ton ouvrage?

RÉSÉDA.

Il ne me quitte pas; on pourrait me voler mes idées... Je l'ai là... dans mon estomac...

MANDAR.

De quoi que ça parle, hein?

BACHOT.

Ça doit être du joli!

RÉSÉDA, tirant son manuscrit.

Mais fais-en donc autant, toi... Tiens, le premier passage venu... j' suis sûr de tomber sur une beauté.

TOUS.

Voyons!..

MANDAR.

Lis-nous quelque chose... Je ne sais pas lire, mais j'aime beaucoup la lecture.

RÉSÉDA, lisant.

« Système de la communauté... » (Parlé.) Ah! saut vous dire que j'ai eu pour but de bouleverser la société... tout bonnement.

BACHOT.

Tout bêtement.

RÉSÉDA.

Tout bonnement... Je la prends et je vous la retourne les pieds en l'air et la tête en bas, voyez-vous... Quand on fait les choses, faut les bien faire ou ne pas s'en mêler... Ecoutez... (Lisant.) « Article premier, de la famille... » J'ai commencé par là.

LARIOLLE.

La famille... c'est une bonne chose.

RÉSÉDA.

La famille est supprimée...

LARIOLLE.

Comment? eh ben! et les parens?

RÉSÉDA.

Il n'y a plus rien de tout ça... vous allez voir pourquoi... (Lisant.) « On s'est aperçu que les » hommes portaient beaucoup plus d'intérêt à » leurs pères, mères, femmes, enfans, qu'aux » étrangers qu'ils n'avaient jamais vus... c'était » de l'égoïsme!

AIR: Restez, restez, troupe jolie.

» Je supprim' les pèr's et les mères,
» Plus de famille, plus de lien;
» Puisque tous les hommes sont frères,
» Cela ne nous sert plus à rien;
» Faut tout enl'ver, pour qu' ça soit bien!
» Un' fois plus d' parens à la ronde,
» Rien n'empêch'ra plus, je le crois,
» Chacun de penser à tout l' monde...

BACHOT, à part.

Ni surtout d' commencer par soi.

RÉSÉDA.

Chacun s'occup'ra de tout l' monde.

BACHOT, à part.

Et surtout commenc'ra par soi.

(Haut.) Pourtant, il est bien naturel qu'un homme marié s'occupe de son ménage...

RÉSÉDA.

De quoi... marié... (Lisant.) « Le mariage est » aboli, toutes les femmes sont en commun, et » pour qu'il n'y ait pas d'injustices, que les uns » n'en aient pas de plus jolies que les autres, on » fera une loterie tous les mois, et les billets se- » ront distribués gratis... »

MANDAR.

Eh! eh!..

LARIOLLE.

Comme je changerais ma femme!

RÉSÉDA.

Les résultats de ce système seront tous élevés par le gouvernement.

BACHOT.

Il y en aura donc un?

RÉSÉDA.

Un gouvernement? oui... c'est lui qui paiera les contributions, et, de plus, qui sera chargé de nourrir tout le monde... On ira le trouver aux heures des repas, qui sont élevés au nombre de huit par jour, afin que la population profite...

GOUSSEPIN.

C'est pas mal vu, ça...

RÉSÉDA.

Toutes les maisons seront abattues... et rebâties...

TOUS.

Fameux!..

RÉSÉDA.

Sur le même modèle... et afin qu'il n'y ait pas des particuliers qui soient mieux logés les uns que les autres, on tirera les étages à pile ou face ou au doigt mouillé...

Digitized by Google

MANDAR, approuvant.

Pas mal ! pas mal !

RÉSÉDA.

Les maisons n'appartiendront à personne et seront à tout le monde... Il n'y aura plus de propriétaires... par conséquent, on ne paiera plus son loyer... Je crois que cet article sera généralement goûté.

LARIOLLE.

Comme ça m'irait ! moi qui ai trois termes en retard !

RÉSÉDA.

Oh ! mais ce n'est pas tout ! Non seulement, il n'y aura plus de titres ni de dignités, mais encore... attendu qu'il y a des noms très jolis et d'autres très vilains, ce qui n'est pas juste... Les noms sont supprimés.

MANDAR.

Mais comment qu'on se nommera ?

RÉSÉDA.

On ne se nommera pas ! On s'appellera par numéros, un, deux, trois, quatre, cinq, et ainsi de suite... Il y a des personnes qui pourraient s'appeler Monsieur Trente-Six Millions, Sept-Cent-Quatre-Vingt-Deux Mille, Neuf-Cent-Quatre-Vingt-Dix-Neuf... Les centimes serviront pour les enfans. Au-dessous de sept ans, les enfans seront tous des centimes.

MANDAR, émerveillé.

Quelle tête il a !

LARIOLLE, de même.

C'est que c'est pas bête du tout...

RÉSÉDA.

Tous les matins, chacun recevra une pièce de cent sous...

LARIOLLE.

Cent sous :..

RÉSÉDA.

Et dix francs les dimanches et jours de fête... Ça se peut, j'ai fait le compte.

MANDAR.

Qué polissonne d'existence !

LARIOLLE.

En aurait-on, de la jouissance !

RÉSÉDA.

Que dites-vous de ces idées-là ?

BACHOT.

Je dis, moi, que ce sont celles d'un imbécille qui voudrait alimenter sa fainéantise aux dépens des autres... je dis qu'il fallait chercher le moyen d'assurer à l'ouvrier le travail de chaque journée... car de c'te façon-là il n'y aurait plus eu de misère que pour les paresseux.

MANDAR.

Tout ça, c'est des mots... Moi, j'aime mieux les raisons de Réséda !

LARIOLLE.

Et moi, donc ! Dix francs les dimanches, et plus de propriétaires !..

MANDAR.

Et l'article des femmes, donc !

LARIOLLE.

Je suis pour la communauté !

TOUS.

Moi aussi !..

RÉSÉDA.

A la bonne heure ! ils commencent à comprendre qu'ils piochent bêtement pour enrichir les maîtres... Comment, on leur z-y donne quatre francs tout secs, quand ils font de la besogne au moins pour la pièce ronde... De plus, j'ai appris que si c'te barraque-là était finite avant six semaines, le père Boucherat, l'entrepreneur, empochait un soigné pot-de-vin... Et pas souvent qu'il en offrira une goutte...

TOUS.

C'est vrai !

BACHOT.

Mais si le bâtiment n'est pas terminé, M. Boucherat aura à payer un dédit considérable, et comme il a fait déjà de grosses pertes, il sera peut-être ruiné.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Déjà, dans plusieurs entreprises,
Il a perdu beaucoup d'argent.

MANDAR.

L' fait est qu'il en a vu des grises !

LARIOLLE.

J' conviens que c'est désobligeant.

RÉSÉDA.

N'allez-vous pas l' plaindre, peut-être ?
Mais s'il a bu des bouillons, eh ! parbleu,
C'est qu'il avait l' moyen de mettre,
Le moyen d' mettr' le pot au feu !

TOUS, excepté BACHOT.

Mais, c'est juste !..

RÉSÉDA.

Pardine ! quant à moi, je déclare que je ne gâche plus à moins de trois livres, voilà mon prix.

MANDAR.

T'as raison ; et moi, m' faut ma roue de derrière...

TOUS.

C'est dit !

(On entend sonner dix heures.)

LARIOLLE.

Tiens, v'là dix heures !

BACHOT.

Nous reparlerons de ça plus tard, à l'ouvrage !

RÉSÉDA.

A l'ouvrage ! En v'là un feignant !.. Zut ! j' travaille pas !

LARIOLLE.

Ni moi !

TOUS.

Ni moi !

BACHOT.

Lariolle, Mandar, mes amis !

RÉSÉDA.

Va donc faire le câlin sur ta pierre, toi ! T'es pas des nôtres... Nous disons donc que nous allons nous établir en communauté jusqu'à ce que M. Boucherat ait joué des pouces... C'est entendu, nous mettons à la masse... vous autres, ce que vous avez : moi, ce que j'aurai, et nous vivons tous là-dessus...

Digitized by Google

LARIOLLE.

Dame! si nous en tâtions?

MANDAR.

On peut essayer... quoi... du moment où il met ce qu'il aura...

LARIOLLE.

C'est juste!

BACHOT.

Et vous l'écoutez...

RÉSÉDA.

Mais venez donc que je vous finisse mon manuscrit... chez le rogomiste... Ça y est-il? en écrasons-nous un grain?

MANDAR.

Tu régales?

RÉSÉDA.

C'te bêtise!.. Mais notre système me l'interdit... C'est la communauté seule qui a le droit de régaler.

TOUS.

C'est juste!

RÉSÉDA, criant.

Chez le manezingue!

TOUS, entrant au cabaret, excepté Bachot.

Chez le manezingue!..

AIR des Étudiens.

En avant, gais lurons, il faut qu'on se distingue,
Que tous les bons enfans entrent chez le manezingue!
Sirotons,
Avalons
Et flûtons
Choplnes et canons!

(Tous, excepté Bachot, font le geste de boire.)

Et plou, plou, plou, tra la, la, la, la,
Et plou, plou, plou, tra la, la, la, la,
Ça
S' met par là!

SCÈNE III.

BACHOT; puis, BOUCHERAT.

BACHOT.

Les imbécilles! c'est qu'ils le croient, ils le suivent! Ah! si on avait voulu m'imprimer mon manuscrit!.. Enfin, faute de pouvoir mieux faire, prêchons d'exemple et piochons!

BOUCHERAT.

Voyons, où en est cette bâtisse, qu'il faut que je livre avant six semaines, les clés sur la porte?

BACHOT.

C'est égal! c'est embêtant de travailler tout seul!

BOUCHERAT.

Comment, tout seul?

BACHOT, à part.

M. Boucherat, l'entrepreneur!

BOUCHERAT.

Eh bien! où sont-ils donc?.. Est-ce qu'il n'est pas dix heures?.. (Tirant sa montre.) Le quart!..

BACHOT.

Vous avancez, peut-être?

BOUCHERAT.

Je vais comme la Ville.

BACHOT.

Tenez, M. Boucherat, faut pas leur en vouloir... Ce sont de bons diables... mais pas de cervelle... et...

BOUCHERAT.

Après... quoi?

BACHOT.

Ils se sont imaginé qu'ils n'étaient pas assez payés...

BOUCHERAT.

Et ils ne veulent pas travailler à moins d'une augmentation... C'est ça... on leur a monté la tête... Mais je connais le meneur, et il paiera pour eux... c'est un certain Bachot, un tailleur de pierre...

BACHOT.

Moi?

BOUCHERAT.

Un rêvassier, qui passe son temps à écrire des fadaises sur les ouvriers.

BACHOT, étonné.

Comment savez-vous?..

BOUCHERAT.

Par mon journal. Ce matin... en prenant mon café.. j'ai vu ton nom au bas d'un ramassis de sornettes que je n'ai pas même voulu lire.

BACHOT.

Mon nom?.. C'est impossible!..

BOUCHERAT, lui montrant un journal.

Ah ça! je ne sais donc plus lire?..

BACHOT, prenant le journal.

Il serait vrai!.. Voilà plus de trois mois que j'avais envoyé à quelques journaux des fragmens de mon ouvrage, et je n'y pensais plus... Oui, c'est bien mon nom qui est imprimé là, en toutes lettres... Bachot.

BOUCHERAT.

Tu vas te croire un grand homme à présent, n'est-ce pas?.. Que prospérité t'en arrive!.. Mais je te déclare que je ne veux pas de maçon bel esprit... Tu peux aller chercher de l'ouvrage ailleurs.

BACHOT.

Vous me renvoyez! et pourquoi?

BOUCHERAT.

Parce que je t'avais embauché pour me tailler de la pierre, et pas pour me tailler des phrases.

BACHOT.

Ah! M. Boucherat... vous voilà maintenant déraisonnable comme vos ouvriers l'étaient tout à l'heure.... Réfléchissez donc un peu... Je vous dois mon temps, mon travail, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir... Ai-je jamais quitté le chantier? Vous me payez comme un bon compagnon, parce que je taille proprement la pierre... Vous savez que dans ce morceau-là vous ne trouverez pas un défaut!.. Il me semble que nous sommes quittes... je ne vous dois plus rien.

Digitized by Google

AIR de Turenne.

Quand vient le soir, quand ma tâche est finie,
Plutôt qu' d'aller boire chez Desnoyer,
Au lieu d' la pierre, c'est la plum' que j' manie,
Pauvr' compagnon, j' travaill' pour l'ouvrier,
Et c'est pour ça qu' vous voulez m' renvoyer.
Mais d' mon ouvrag' lisez chaqu' paragraphe,
Tout simplement j'ai dit c' que je pensais ;
C'est, je vous l' jure, écrit en bon français,
Malgré les fautes d'orthographe !

BOUCHERAT.

Pourquoi t'occupes-tu d'autre chose que de ton état?

BACHOT.

Pourquoi marchez-vous dans la rue?.. C'est qu'elle est à tout le monde !.. Est-ce que l'intelligence n'est pas à tout le monde, aussi? Est-ce que, parce que le bras travaille, la tête ne peut pas penser?.. Mais, pourquoi n'êtes-vous pas resté plâtrier, vous?.. Parce que vous vous êtes senti la force d'être autre chose !.. Vous avez prospéré !.. Et au lieu de loger dans une mansarde, vous avez une maison à vous. Regardez donc en arrière, voyez le chemin que vous avez fait, et ne dites pas aux autres de s'arrêter, parce que vous êtes arrivé !..

AIR : Patrie, honneur.

V'là les idé's d' quelqu's-uns qu'ont profité!
V'là leur conduit', qu'ils trouv'nt tout' naturelle!
Dans d' bons endroits un' fois qu'ils ont monté,
Ils veul'nt ensuit' vous retirer l'échelle.
Faut que pour tous le chemin soit pareil,
Et que chacun ait sa place au soleil.

BOUCHERAT.

T'as pu n'avoir que de bonnes intentions, mais, voilà le résultat... Mes ouvriers m'ont planté là !..

BACHOT.

Malgré moi !..

BOUCHERAT.

Refus de travail, coalition pour augmentation de salaire... rien ne manque au délit !.. Dans une demi-heure, ma plainte sera déposée chez le procureur du roi.

BACHOT.

Gardez-vous-en bien, M. Boucherat !.. La réflexion, les bons conseils feront ce que ne ferait pas la violence... Je réponds de mes camarades !..

BOUCHERAT.

Toi?..

BACHOT.

Je m'engage à les faire rentrer au bâtiment.

BOUCHERAT.

Quand cela?

BACHOT.

Aujourd'hui.

BOUCHERAT.

Et sans condition?

BACHOT.

Sans condition.

BOUCHERAT.

J'attendrai jusqu'à trois heures pour agir.

BACHOT.

Vous me le promettez, M. Boucherat?

BOUCHERAT.

Oui... Mais, je te le répète... C'est toi qui es cause de tout ça... A tantôt !..

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BACHOT; puis, GENEVIÈVE.

BACHOT.

Me v'là bien !.. Comment faire revenir les autres?.. Il faut aller les trouver... et quand je devrais éreinter Réséda... (Apercevant Geneviève qui arrive.) Geneviève !.. ma prétendue !.. Elle arrive dans un bon moment!..

GENEVIÈVE.

Qu'avez-vous donc, François?

BACHOT.

J'ai... que je donnerais ma vie pour deux sous !.. Les camarades ont quitté le bâtiment, et comme je n'ai pas voulu faire comme eux, ils me traitent de capon !.. et le bourgeois, de son côté, dit que je suis un brouillon, un meneur !..

GENEVIÈVE.

A cause de quoi?

BACHOT.

A cause de ce chiffon de manuscrit !..

GENEVIÈVE.

Que vous m'avez lu... avant de l'envoyer à votre oncle, qui vit de ses rentes à Bernay?

BACHOT.

C'est pas de lui qu'il s'agit... Il ne m'a pas répondu, seulement... Mais un journal s'est avisé de reproduire quelques-unes de mes idées... Là-dessus, M. Boucherat m'a dit que c'était moi qui montais la tête aux autres... et il a voulu me renvoyer.

GENEVIÈVE.

Il ne nous manquait plus que ça !.. On a bien raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul.

BACHOT.

Est-ce que M. Chambet, votre père, voudrait me retirer sa parole?

GENEVIÈVE.

Mon pauvre père !..

BACHOT.

Que lui est-il donc arrivé?.. Lui serait-il tombé quelque chose sur la tête?

GENEVIÈVE.

Au contraire, c'est lui qui est tombé de dessus un échafaudage, et il s'est cassé la jambe.

BACHOT.

Que la jambe?.. Faut pas vous désoler pour ça, Geneviève : ça se remet très bien.

GENEVIÈVE.

Oui, mais faut payer pour se faire arranger ça... et quand on ne veut pas aller à l'hôpital...

BACHOT.

A l'hôpital... lui, le père Chambet! c'est bon pour nous autres garçons... Soyez tranquille, Mlle Geneviève... je vas parler aux camarades, je ferai une collecte pour lui... Et puis, j'ai

Digitized by Google

quéque argent à la caisse d'épargne... Ne pleurez donc plus, Geneviève, et attendez-moi. Je vous réponds que votre père dansera à notre noce.

(Il entre dans le bâtiment).

SCÈNE V.

GENEVIÈVE, RÉSÉDA.

GENEVIÈVE.

Quel bon garçon que ce François! Aussi, je l'aime comme si j'étais déjà sa femme!.. Mais en v'là pour long-temps avant que papa puisse danser.

RÉSÉDA, sortant du cabaret.

Quel succès!.. Ils ne m'ont laissé lire qu'une demi-page de mon manuscrit, et ils voulaient me porter en triomphe!.. Tiens, la petite Geneviève... l'amoureuse à ce capon de François. Elle est bien mieux que la femme à Lariolle... Est-elle appétissante!..

(Il lui prend la taille.)

GENEVIÈVE, poussant un petit cri.

Ah! c'est vous, M. Réséda?

RÉSÉDA.

Oui, c'est moi, petit n'amour!..

GENEVIÈVE.

Pouah! vous empoisonnez le tabac!

RÉSÉDA.

Ça vient de ma pipe... Tenez... (Il la jette par terre et la brise.) je vous en fais le sacrifice... vlan!.. Oh! c'est la pipe à Mandar... (Galamment.) Vous me donnerez bien un petit baiser pour la peine, hein?..

GENEVIÈVE.

Par exemple!..

RÉSÉDA.

Ah! je l'aurai!..

BACHOT, sortant du bâtiment, se plaçant entre eux et repoussant Réséda.

Viens-y donc, pour voir!..

AIR : Bolère du premier acte des Farfadets.

ENSEMBLE.

RÉSÉDA, BACHOT.

Ah! je sens la fureur
Dans mon cœur!
Pour moi, c'est un plaisir
De l' punir!
Tu viens de m'outrager,
J' veux m' venger!
Tu pass'ras par mes mains,
Nous n' somm's plus cousins.
Je n' veux pas t'épargner,
J' vais t' saigner!
Allons, faut s'aligner,
Se cogner!
Entre nous deux, guerre à mort!
Au plus fort!
Voyons, lequel aura tort?

GENEVIÈVE.

Ah! je sens la frayeur
Dans mon cœur!
Pour les faire finir,
Va-t-on v'nir?
N'allez pas, pour m' venger,
M'affliger!
Ah! changez de desseins,
Et restez cousins.
Allons, faut s'épargner,
S'éloigner.
Ciel! ils vont s'aligner,
Se cogner!
Entre eux deux, c'est guerre à mort!
Au plus fort!
Hélas! lequel aura tort?

(Réséda et Bachot tirent la savate. Geneviève court cabaret, et appelle les macons, qui sortent.)

LARIOLLE, sortant du cabaret.

Qu'est-ce qu'il y a?.. On se peigne donc, par ici?

BACHOT, donnant un croc-en-jambe à Réséda.

Rien!..

RÉSÉDA, par terre.

Il faisait le malin, je l'ai corrigé.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

RÉSÉDA, BACHOT.

Ah! je sens la fureur, etc.

GENEVIÈVE.

Ah! je sens la frayeur, etc.

LES OUVRIERS.

Ils s' battaient de tout cœur
Et sans peur.
Pour les faire finir,
Fallait v'nir.
Pourquoi donc s'outrager
Et s' venger?
Ah! fi donc, deux cousins
En venir aux mains!
Allons, faut s'éloigner,
S'épargner
Et ne plus s'aligner,
Se cogner.
Il ne faut pas tenter l' sort,
C'est un tort.
Entre vous, plus d' guerre à mort!

MANDAR.

Assez, assez... Écoute un ancien...

RÉSÉDA.

Père Mandar, vous savez que je vous ai toujours aimé!..

MANDAR.

Eh ben! c'est pour ça... Est-ce qu'on doit se battre entre cousins?.. Excusez!..

(Ils s'empressent autour de Réséda, qu'ils relèvent.)

BACHOT, à Geneviève.

Geneviève, je me charge de tout... Venez sur le coup de trois heures, et j'espère vous remettre une bonne petite somme.

GENEVIÈVE, sortant par la gauche.

Ah! merci... merci, François!.. Mon Dieu! pourvu que la jambe de papa se remette bien vite!..

Digitized by Google

SCÈNE VI.

MANDAR, LARIOLLE, BACHOT, RÉSÉDA, GOUSSEPIN, MAÇONS.

MANDAR, à Réséda.

Donne donc la patte, qu'on te dit?

LARIOLLE.

Et toi, Bachot, ta main?

MANDAR.

Et rapapillotez-vous.

BACHOT.

Avec lui, qui sait que je dois épouser Geneviève, et qui ose...

RÉSÉDA.

Faut donc lui parler de trois quarts de lieue, à ta Geneviève?.. En v'là des abus!.. Est-ce qu'il y aurait de tout ça avec la communauté...

BACHOT.

Eh bien! je vais vous donner l'occasion de le mettre à exécution, votre système de communauté... et je serai des vôtres... Un ami, un camarade... le vieux Chambet, enfin, est tombé hier d'un échafaudage, et il s'est brisé la jambe.

TOUS.

Ah!..

MANDAR.

Ça a dû le contrarier?..

RÉSÉDA.

Dire que ça aurait pu m'arriver!.. Montez donc à l'échelle!..

BACHOT.

Il aimerait mieux mourir que d'aller à l'hôpital... Ce sont ses idées, à ce vieillard... Mais, pour se faire soigner chez soi... il faut...

RÉSÉDA.

Des noyaux!..

LARIOLLE.

T'as raison, Bachot... nous n' devons pas laisser un camarade dans la peine...

MANDAR, prenant sa casquette.

Allons, la main à la poche... j' ramasse...

GOUSSEPIN.

Et chacun ira de son beurre.

RÉSÉDA, à part.

Ceux qui en a... du beurre.

LARIOLLE.

V'là mes cinq balles!..

MANDAR, faisant la quête.

A toi, Réséda!

RÉSÉDA.

Dis donc... avec ses cinq balles, on peut faire de la musique.

(Il fait le geste.)

MANDAR.

Il ne s'agit pas de musique, il s'agit de la collecte.

RÉSÉDA.

J' vas vous dire... ma poche est percée, et mon argent a filé par là.

MANDAR.

Eh bien! ne te chagrine pas, je vas mettre pour toi... Il ne sera pas dit que tout le monde n'aura pas donné.

RÉSÉDA.

Vous comprenez mon système, vous!.. Ah! votre main, pour cette action...

MANDAR, à Bachot, en lui présentant la casquette.

A ton tour, Bachot.

BACHOT.

Moi, mes amis, v'là tout ce que j'ai de monnaie sur moi; mais je vas chercher mes économies... Garde la quête, Mandar, A tantôt!

TOUS.

AIR de Strauss.

Quand les ouvriers sont malades,
A l'instant ils trouvent toujours
Des amis, des bons camarades,
Qui viennent leur porter secours.

(Bachot sort vivement à gauche.)

SCÈNE VII.

MANDAR, LARIOLLE, RÉSÉDA, GOUSSEPIN, MAÇONS; puis, L'INCONNU.

MANDAR.

Voyons un peu ce que ça a produit, c'te collecte.

RÉSÉDA, à part.

Si j'avais des économies, plus souvent que je les fourrais dans la jambe du vieux Chambet, moi...

L'INCONNU, en arrivant par la droite.

Des maçons... un bâtiment en construction... c'est le seul de cette rue... Ce doit être ici... (Haut et s'avançant.) Messieurs les maçons...

TOUS LES MAÇONS, saluant gauchement.

Monsieur...

L'INCONNU.

Vous êtes bien les ouvriers travaillant à ce bâtiment?

MANDAR.

Nous les sommes.

RÉSÉDA.

C'est-à-dire, nous les *furent*.

L'INCONNU.

Il doit y avoir parmi vous un maçon qui a écrit un ouvrage sur la classe ouvrière.

RÉSÉDA, à part, avec inquiétude.

Hein?

LARIOLLE.

Que oui, qu'il y en a un!

RÉSÉDA, à part.

Ce Monsieur m'est suspect.

L'INCONNU.

Et quel est-il?

RÉSÉDA, bas, à Lariolle.

Ne me nommez pas... je veux garder *l'anonyme*.

LARIOLLE.

Du tout! Pourquoi donc ça? (Haut, et faisant passer Réséda.) Le voilà, Monsieur.

RÉSÉDA, bas.

Malheureux! vous me livrez peut-être à un

Digitized by Google

inspecteur !.. Vous me flanquez dans la gueule du loup !

L'INCONNU.

Un gâcheur !.. Comment, Monsieur, c'est vous?..

RÉSÉDA.

C'est-à-dire...

L'INCONNU.

Qui vous nommez Bachot ?

RÉSÉDA.

Réséda ! Je réponds au nom de Réséda !

LARIOLLE.

Tu t'appelles Bachot, dit Réséda.

L'INCONNU.

Je suis heureux, Monsieur, d'avoir pu mettre enfin la main sur vous !

RÉSÉDA, à part.

Là ! je m'en doutais ! C'est un guet-apens !.. (Haut.) Permettez, Monsieur, je ne suis pas...

L'INCONNU.

M. Bachot, votre ouvrage, imprimé par fragmens dans plusieurs journaux, a été apprécié...

LARIOLLE.

Je le crois bien !

L'INCONNU.

Une personne haut placée m'a chargé de prendre des renseignemens sur vous, et comme elle désire vivement vous voir et vous entendre, je veux, aujourd'hui même, vous présenter à elle.

RÉSÉDA, à part.

Il paraît qu'il n'y a pas de danger. (Haut.) Monsieur, par modestie, je me cachais, mais puisqu'il n'y a que des éloges à recevoir, je me montre... Je ne suis pas homme à renier mes opinions. J'ai mon manuscrit dans ma poche, mes idées dans ma tête... Filons !

(Il saisit le bras de l'inconnu et le couvre de plâtre ; il cherche à essuyer avec sa manche l'habit qu'il a blanchi, et le salit de plus belle.)

L'INCONNU, se reculant.

Permettez... la personne en question ne sera visible que dans une heure... Venez me prendre chez moi... Voici mon adresse. Ne manquez pas, dans une heure !

RÉSÉDA, prenant l'adresse.

C'te bêtise ! J'y serai dans vingt minutes !

(L'inconnu sort à droite.)

SCÈNE VIII.

RÉSÉDA, LARIOLLE, MANDAR, GOUSSEPIN, MAÇONS.

LARIOLLE.

Ous qu'il demeure ?

RÉSÉDA, lisant l'adresse.

« Rue Guénégaud. »

LARIOLLE.

C'est près de la Monnaie.

MANDAR.

Qué chance qu'il a, ce Réséda !

RÉSÉDA.

Que voulez-vous ? Le talent finit toujours pa percer, mes bons amis ! mon talent perce.

LARIOLLE, lui montrant sa blouse en guenilles.

C'est comme tes coudes... Il va falloir te requinquer un peu, mon homme, pour aller chez ce monsieur.

RÉSÉDA.

Jamais ! Tout mon linge ne serait pas retenu *arbitreusement* par ma blanchisseuse, que je ne mettrais pas seulement un faux-col. Du linge blanc, fi donc ! on croirait que j'encense le pouvoir.

GOUSSEPIN.

Tu ne peux pas rester comme ça !.. Va donc mettre ton habit !

RÉSÉDA.

Un habit !.. Pour avoir l'air d'un courtisan !.. Et puis, il est au clou !..

GOUSSEPIN.

Je vas te prêter ma redingote à la propriétaire.

RÉSÉDA.

Une redingote à la propriétaire ! porter ça, moi, avec mes opinions ! fi donc !.. Avec ta redingote à la propriétaire, j'aurais l'air d'un portier !

LARIOLLE.

Mais faut pas qu'il se produise comme ça ! Il donnerait une mauvaise idée de nous autres.

MANDAR.

Certainement, on a son amour-propre, aussi... et c'est nous qu'il représente...

RÉSÉDA.

Ah ! c'est vrai ! vous avez raison... Dans ma personne, c'est toute la communauté qui est mal mise... Cresti ! c'est humiliant pour vous !

MANDAR.

Une idée !.. Viens par ici, chez un décrochez-moi ça... et on va t'habiller des pieds jusqu'au chapeau.

LARIOLLE, entrant.

Ah ! bah !

MANDAR.

Ne fais pas le fier, c'est la communauté qu paie.

RÉSÉDA, à part.

Comme mon système marche.

LARIOLLE.

Payer avec quoi ?

MANDAR.

Avec la collecte du père Chambet.

LARIOLLE.

Ah ! mais, dis donc, c'est sacré ça.

MANDAR.

On y en fera une autre, on a encore des petits écus chez soi ! Faut avant tout que l'honneur du bâtiment soit sauvé.

RÉSÉDA.

Oui ! faut qu'il soit bien couvert.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LES MÊMES, Mme LARIOLLE.

MANDAR.

Quand tu seras en toilette, en tenue chocnosophe, tu feras tes esbrouffes chez le grand personnage qui t'attend.

Mme LARIOLLE, à part.

Réséda... chez un grand personnage!

GOUSSEPIN.

Au moins t'auras l'air d'un auteur.

MANDAR.

Et d'un auteur imprimé dans les journaux!

Mme LARIOLLE, éclatant.

Quel honneur!.. Réséda... imprimé!..

RÉSÉDA, à part.

La femme à Lariolle!

Mme LARIOLLE.

Comment! vous l'habillez à vos frais?

MANDAR.

Nous le remettons à neuf! un grand ravalement!..

Mme LARIOLLE.

Mais j'en veux être aussi, moi, du ravalement... Tenez, Réséda, tenez, cette couleur jonquille ira bien à votre teint.

RÉSÉDA.

Un foulard de toute beauté! soie et coton!.. Ah! mes amis, que vous comprenez bien mon système. Allez toujours, mettons tout, tout en commun.

(Il va pour mettre le foulard à son cou.)

LARIOLLE, arrachant le foulard des mains de Réséda.

Excepté les cravates.

TOUS.

Ah!

LARIOLLE.

Justement celle que je mets les dimanches, qu'Estelle rapporte toute fraîche de chez le dégraisseur. Excusez!.. Si je la laissais faire, un beau jour que je chercherais mon pantalon... je trouverais quelqu'un dedans.

MANDAR, bas.

Est-il grigou, ce Lariolle!

RÉSÉDA, bas.

Je ne veux rien lui dire de désagréable, mais c'est un pauvre homme!.. il n'est pas à votre hauteur.

Mme LARIOLLE.

En v'là un être qui me rend malheureuse! mon Dieu!.. mon Dieu!..

RÉSÉDA, bas, à Mme Lariolle.

Du courage, pauvre femme! Vous m'en donnerez une autre... je vous promets de l'accepter.

MANDAR, à Réséda.

Viens-tu t'habiller... toi?

Mme LARIOLLE, d'un air riant.

Si je peux vous être utile, Réséda...

LARIOLLE, furieux, à sa femme.

Veux-tu bien rester ici?

ENSEMBLE.

AIR : Chacun son particulier.

GOUSSEPIN, MANDAR, etc.

Nous allons te requinquer,
Par nos soins tu vas reluire,
Chacun va te remarquer.
Quel effet tu vas produire!
T'auras l'air d'un gros banquier,
Ou d'un perruquier.

RÉSÉDA.

Venez tous me requinquer,
Par vos soins je veux reluire;
Chacun va me remarquer.
Quel effet je vais produire!
J'aurai l'air d'un gros banquier,
Ou d'un perruquier.

LARIOLLE, Mme LARIOLLE.

Ils vont tous le requinquer;
Par leurs soins il va reluire :
Chacun doit le remarquer,
Quel effet, il peut produire!
Il aura l'air d'un banquier,
Ou d'un perruquier.

(Réséda sort à gauche, entraîné par les maçons.)

SCÈNE X.

LARIOLLE, Mme LARIOLLE.

Mme LARIOLLE.

Insultée, bousculée devant lui! Oh! c'en est trop.... sa... presti!

LARIOLLE.

Mme Lariolle, allez serrer soigneusement ma cravate, et jusqu'au plaisir de vous revoir.

Mme LARIOLLE, se croisant les bras et se plaçant devant son mari.

Savez-vous bien une chose, Monsieur mon époux! c'est que je ne peux plus vivre comme ça, moi; c'est que vos manières me révoltent, et que votre physique me répugne. Confiante et naïve enfant, je vous ai donné mon printemps; épouse vertueuse et *résinée*, je vous ai sacrifié mon été, mais je ne vous laisserai pas gaspiller mon automne.

LARIOLLE.

Qu'est-ce que tu viens me chanter là? toi...

Mme LARIOLLE.

Qu'il faut que ça finisse, voilà. Faites-moi 1200 livres de rente, et séparons-nous. Allons, haut!..

LARIOLLE.

En v'là une idée!

Mme LARIOLLE.

Je vous ai aimé, Édmond, mais alors vous étiez blond, vous étiez beau, vous ne vouliez pas que je touchasse une aiguille de peur qu'elle abîmasse mes doigs. Et aujourd'hui vous me plantez dans les mains ces affreuses cardes qui me procurent des durillons et qui me déforment mes estomacs, vous me faites raccommoder vos chaussettes et vos vieilles culottes... J'en ai assez,

Digitized by Google

ça m'embête... je me révolte, à la fin... je chante la *Marseillaise*... je veux de l'air, je veux de la liberté, je ne veux plus carder les matelas ni vider des paillasses, et si vous avez le cœur assez petit pour me marchander ma pension, je vous passerai ça pour cent écus, une fois donnés... Cent écus! pour avoir vécu vingt-trois ans avec un coco pareil, ça n'est pas payé, ça vaut mieux que ça!

LARIOLLE.

Madame mon épouse, au nom de M. le maire, tu vas filer au domicile conjugal, et au galop...

Mme LARIOLLE.

Plus souvent!

LARIOLLE.

Tu me mettras des fonds à mon pantalon bleu.

Mme LARIOLLE.

Jamais... Fi donc!.. moi...toucher à ça...

LARIOLLE.

A compter de ce quantième... tu supprimeras de mes repas les soupes vertes, le fromage blanc et les haricots rouges.

Mme LARIOLLE.

Vous ferez bien vot' pot-bouille tout seul!

LARIOLLE.

J'entends être bien nourri et bien raccommodé.

Mme LARIOLLE.

Je ne vous conserai pas la queue d'un bouton.

LARIOLLE.

Je veux trouver la soupe chaude à six heures.

Mme LARIOLLE.

Je ne veux plus rien faire frire pour vous...

LARIOLLE.

Et surtout qu'elle ne soit jamais aux herbes.

AIR d'Amédée de Beauplan.

J' veux être un mari
Chéri,
Bien nourri.
Ton bonheur s'ra de me r'garder,
Tes plaisirs d' me raccommoder,
Tu me feras
D' vrais galas
Pour repas,
Tu m'appell'ras,
Mon p'tit rat,
Mon gros chat.
Tu m' câlin'ras,
Tu m'cajol'ras,
Tu me mettras
Dans du coton,
V'là ta leçon.
Je r'prends, Madame,
Mon énergie et mon orgueil,
Désormais, chère âme,
Tu march'ras au doigt et à l'œil;
Tu m'obéiras; faut en rabattre,
Ou rataplan,
J'arriv' quatre à quatre,
Rantanplan,
Et pif, paf, pan,
Brran.

REPRISE ENSEMBLE.

LARIOLLE.

Je r'prends, Madame, etc., etc.

Mme LARIOLLE.

Ah! c'est infâme,
Pour t'obéir, j'ai trop d'orgueil,
Non, jamais ta femme
N' voudra marcher au doigt, à l'œil,
Va, si tu m'en crois, n'faut pas t' débattre,
Rantanplan,
Faut en rabattre,
Pataplan,
Et rataplan,
Brran.

(Lariolle entre chez le marchand de vins.)

SCENE XI.

Mme LARIOLLE; puis, RÉSÉDA.

Mme LARIOLLE.

En voilà une canaille! Oh! il faut que je me venge, il faut... je comprends le crime, à présent... Édmond! Édmond! tu feras parler de moi dans la *Gazette des Tribunal*...

RÉSÉDA, arrivant par la gauche, en grande tenue.

Je me crois ficelé, je peux me tromper, mais je me crois ficelé...

Mme LARIOLLE, apercevant Réséda.

Réséda! Dieu! qu'il est beau. Ça me décide. (Vivement.) Réséda, m'aimez-vous?

RÉSÉDA, à part.

Encore la femme à Lariolle. (Haut.) Merci, j'ai déjeuné.

Mme LARIOLLE.

Réséda, mon mari me rend folle. C'est fini, je ne veux plus vivre avec lui, je le hais, je l'exècre, cet homme...Si nous restions ensemble, l'un de nous deux tuerait l'autre, et je me connais, c'est lui qui serait l'autre. Réséda, enlevez-moi.

RÉSÉDA, à part.

L'enlever...

Mme LARIOLLE.

Hésiterais-tu?

RÉSÉDA.

Par exemple!.. Je demande à réfléchir, je demande un mois pour réfléchir.

Mme LARIOLLE.

Pas une minute, oui ou non.

RÉSÉDA.

Pardon; j'ai affaire chez un ministre. Nous recauserons de ça la semaine qui vient. Ce sera pour un autre jour... remettons la partie...

Mme LARIOLLE.

Du tout, c'est aujourd'hui, à l'instant même qu'il faut te décider, Réséda... Chère âme, où irons-nous? Venise, en Italie... hein?

Digitized by Google

RÉSÉDA.

Merci ! Le fromage de ce pays, que je mange fréquemment à mon déjeuner, m'a donné une opinion défavorable de cette contrée... J'aimerais mieux Nanterre que Venise.

Mme LARIOLLE.

Eh bien! non... à Venise... nous irons en gondole.

RÉSÉDA.

Eh bien! alors, A Versailles : nous irons tout de même en gondole.

Mme LARIOLLE.

Où tu voudras... pourvu que tu m'enlèves.

RÉSÉDA, à part.

Oh ! mais cette grosse femme-là devient fort incommodante.

Mme LARIOLLE.

C'est convenu, nous partirons aujourd'hui, tout à l'heure... pour l'Italie !.. n'est-ce pas ?

RÉSÉDA, à part.

Elle y tient !.. (Haut.) Aujourd'hui ! Eh bien ! oui, oui ... seulement, vous savez que j'ai une petite course à faire avant. Allez m'attendre.

Mme LARIOLLE.

Dans quelque endroit ?

RÉSÉDA.

Oui.

Mme LARIOLLE.

T-isolé ?

RÉSÉDA.

Oui... sur le Pont-au-Change. (A part.) Attends-moi sur le pont...

AIR : Le beau Narcisse.

Je pars, ma belle ;
Mon cœur fidèle
T'attend, Estelle :
N'oublie pas, surtout, le moment.

Mme LARIOLLE.

Pus souvent !
Faut que je m' venge,
J'irai, cher ange,
Sur l' Pont-au-Change,
J' t'y trouv'rai dans une heure au plus.

RÉSÉDA, à part.

Compt' là-dessus...

ENSEMBLE.

Nous te quittons, ô ma France chérie !
Adieu donc pour la vie !
N, i, ni, c'est fini ;
Car nous filons tous deux dans la patrie
Du fromag' d'Italie,
Et du macaroni.

(Réséda sort en courant.)

SCÈNE XII.

Mme LARIOLLE, BACHOT.

BACHOT, entrant par la gauche.

Satanée gloriole ! j'ai voulu me lire dans les journaux, et je suis arrivé trop tard à la caisse d'épargne.

Mme LARIOLLE, suivant Réséda des yeux.

Va, chéri, va...

BACHOT, regardant du même côté et riant.

Tiens, c'est Réséda qui file là-bas... Qu'est-ce qui l'a nippé comme ça ?

Mme LARIOLLE.

Ses camarades, avec la quête pour le vieux Chambet.

BACHOT.

Est-il possible ?

Mme LARIOLLE.

Réséda va chez un grand personnage qui l'a fait demander.

BACHOT.

Lui !..

Mme LARIOLLE.

A cause de son manuscrit..... qui a paru ce matin dans les journaux, et qu'on va lui payer gros, bien sûr. (A part.) Ça paiera le voyage.

BACHOT, à lui-même.

Mais je les ai tous lus, les journaux. C'est moi qu'on a imprimé... Il y a erreur. (Criant.) Réséda ! Réséda !..

Mme LARIOLLE, le retenant.

Laissez-le donc... il est très pressé... Je n'ai pas envie de l'attendre deux heures sur le Pont-au-Change, où il doit venir me prendre pour m'enlever... Dieu ! je me suis trahite.

BACHOT, étonné.

Ah ! bah !

Mme LARIOLLE.

Ne le dites pas à Lariolle... avant que j'aie gagné la frontière.

BACHOT.

Comment ! vous allez...

Mme LARIOLLE.

Faire mon paquet.

AIR d'Adolphe Adam.

Pour me soustraire aux tourmens du ménage,
Quittant le monstre qui fait mon malheur,
Je vais chercher, vers un lointain rivage,
Un logement ainsi que le bonheur.
Avec un autre, au loin quand je m'envole,
J' vas emporter mes rob's et mes jupons ;
Mais pour garder un souv'nir de Lariolle,
Dans mon paquet j' mettrai ses pantalons.

REPRISE.

Pour me soustraire, etc., etc.

BACHOT.

Quoi ! vous voulez quitter votre ménage ?
De votre époux pensez à la douleur.
Ne partez pas, croyez-moi, c'est plus sage :
Près d'un mari, c'est là qu'est le bonheur.

(Mme Lariolle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

BACHOT; puis, NICOLAS.

BACHOT.

Vieille folle!.. (On entend sonner deux heures.) Deux heures déjà ! c'est à trois heures que M. Boucherat viendra ici, croyant trouver ses ouvriers au travail, et je n'ai pas une idée pour les y ramener.

(Ici Nicolas entre, portant un sac sous son bras et une lettre à la main ; il s'arrête devant le bâtiment, et apercevant Bachot il va à lui.)

NICOLAS.

M'sieu!..

BACHOT.

Qu'est-ce tu me veux, toi?

NICOLAS.

N' vous fâchais point... faites excuse... c'est que j' v'nions de la rue de la Verrerie, num'ro 30.

BACHOT.

Mon domicile...

NICOLAS.

Et comme l'individu n'y était point... qu'on m'avions dit que je l' trouverions à son bâtiment, dans c'te rue-ci, et qu'en v'là un, j'vous prions de me dire si vous connaissez ce nom-là.

(Il lui remet la lettre.)

BACHOT, prenant la lettre.

«A M. François Bachot.» C'est moi... et je reconnais l'écriture de mon oncle Grinchard...

NICOLAS.

C'est donc vous qui êtes son neveu?.. En voilà une chance ?

BACHOT, après avoir lu.

Enfin, v'là une bonne nouvelle... ce cher oncle, il a lu mon manuscrit, il en a été enchanté, et il m'envoie de quoi le faire imprimer : 100 écus !

NICOLAS, offrant le sac.

Voilà les espèces...

BACHOT, regardant la suscription de la lettre.

Et cette fois il n'y a pas d'erreur, c'est bien pour moi... C'est que nous sommes deux cousins du même nom.

BACHOT.

Je l'savions bè... J'avions aussi quéque chose pour l'autre.

NICOLAS.

Voilà le père Chambet sûr d'être soigné comme un pair de France.

LES OUVRIERS, dans la coulisse.

Vive Réséda !..

BACHOT.

Mais il me reste encore la moitié de la besogne à faire... Quelle idée! cet argent... oui, c'est cela Ah! mon garçon...

NICOLAS.

Voilé les espèces !..

BACHOT.

Garde-les.

NICOLAS.

Vous me les donnais...

BACHOT.

Viens par ici... écoute.

(Il entraîne Nicolas dans un coin du théâtre, lui parle bas, puis Nicolas sort.)

SCÈNE XIV.

BACHOT, LARIOLLE, MANDAR, GOUSSEPIN, MAÇONS, sortant du cabaret.

TOUS, chantant sans accompagnement à l'orchestre.

AIR : Les Cancans.

Tant pis pour le pèr' Bouch'rat,
Ses ouvriers n' travaill'nt pas;
Tant qu'ils n'auront pas cent ronds
D' la communauté ils s'ront !
Tra la la, tra la la.

MANDAR.

Mais rentrez donc, canards... Encore quelques canonnades... cassons encore un bonhomme...

LARIOLLE.

J'ai ma mesure...

GOUSSEPIN, tâtant ses poches.

Et puis il n'y a plus de cuivre.

LARIOLLE.

Et moi, pas un radis !

MANDAR.

Laisse donc, jobard, j'ai pensé à une chose, si nous faisions entrer le rogomiste, le père Pictonchar, dans la communauté, ça le flatterait, c't homme.

LARIOLLE.

Tiens, c'est une idée, ça !

BACHOT, revenant en scène.

Excellente !

TOUS.

Bachot !

LARIOLLE.

Le v'là qui pense comme nous, à c't' heure.

BACHOT.

Oui, ce matin, j'avais tort... Vous voyez que je ne travaille plus.

LARIOLLE.

AIR de Julie.

Est-il possibl' ! voilà qu'il est des nôtres.

MANDAR, lui tendant la main.

J' te rends, Bachot, not' estim', touche là !

BACHOT.

J' mets en commun, tout ainsi que vous autres,
Travail, argent, femmes, et cœtera !

MANDAR.

Pour not' système enfin v'là qu'il s'enflamme.
Tu n' te fâcherais donc plus mal à propos,
Si j' disais à Gen'viève deux mots.

BACHOT.

Moi, j'en dirais quatre à ta femme.

MANDAR.

Si j' disais à Gen'viève quatre mots.

BACHOT.

Moi, j'en dirais huit à ta femme.

MANDAR, réfléchissant.

Ah ! mais non, ah ! mais non !

BACHOT.

Ah! mais si ! ah ! mais si ; puisque tout est à la masse.

MANDAR.

Excepté ma femme.

Digitized by Google

LARIOLLE.

Eh ben! moi, ça m'est bien égal... Qu'on lui dise tout ce qu'on voudra, à la mienne. Mais qu'est-ce qu'en veut de mon épouse?.. je paie les frais de roulage!

BACHOT.

Eh bien! sois tranquille, ça ne te coûtera rien.

LARIOLLE.

Qué que tu dis, toi?

BACHOT.

Qu'elle va te brûler la politesse.

LARIOLLE.

Hein?

BACHOT.

Et qu'elle attend son ravisseur.

LARIOLLE.

Où ça?

BACHOT.

Sur le Pont-au-Change.

LARIOLLE.

Nom d'un tonnerre!

BACHOT.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend? Tu disais tout à l'heure...

LARIOLLE.

On dit toujours ces choses-là. Ous qu'est ma règle de six pieds?.. Jour de Dieu! I va y en avoir du cirage sur le Pont-au-Change... Quelle fricassée!

(Lariolle sort à droite en courant.)

SCÈNE XV.

BACHOT, MAMDAR, RÉSÉDA, GOUSSEPIN, MAÇONS.

RÉSÉDA, entrant par la gauche.

Ah! quelle audience!.. quelle audience!..

TOUS.

Réséda!

BACHOT, à part.

C'est fâcheux, il ne trouvera que sa femme.

MANDAR.

Eh bien! qué qui t'est arrivé!

GOUSSEPIN.

Et le grand personnage?

RÉSÉDA.

Ne m'en parlez pas, il a été abasourdi... il est vrai que je lui ai en dit... Ah! il a ri comme un bossu... Nous avons ri tous les deux pas mal de temps.

MANDAR.

Et qu'est-ce qu'il t'a donné?

RÉSÉDA.

Il m'a dit: « Monsieur, vous avez des idées... qui pourront vous mener loin, si on ne vous arrête pas; aussi je vais vous adresser à une personne qui, sur ma recommandation, s'occupera de vous particulièrement. » Et là-dessus il m'a donné une lettre que j'ai là, et que je porterai tout à l'heure, quand la communauté m'aura acheté des gants jaunes.

BACHOT, à part.

C'est pas possible!.. On s'est moqué de Réséda.

MANDAR.

Bravo! son affaire est faite, le v'là lancé. Dites donc, vous autres, c'est fameux pour nous.

RÉSÉDA.

Plaît-il?.. Comment! pour vous?

MANDAR.

Certainement, puisque t'es de la communauté avec nous, donc, ce qui arrive à l'un doit profiter aux autres; et si t'as des honneurs, des bonnes places...

GOUSSEPIN.

Nous en goûterons... quoi... v' là.

BACHOT.

Que va-t-il dire?

RÉSÉDA.

Ah! mes enfans, nous n'y sommes plus... Un instant... permettez... La communauté, à mort, toujours, voilà ma devise... mais pas pour les bonnes places, pas pour les honneurs.

TOUS.

Hein?

RÉSÉDA.

Qu'ils sont drôles... Laissez-moi donc achever... vous allez voir... Vous sentez bien que quand on a du talent... comme moi, par exemple...

TOUS.

Après?

RÉSÉDA.

Eh bien!.. c'est tant mieux pour soi... On ne peut pas partager ça. Au lieu d'avoir du génie, si javais de l'argent, je ne dis pas.

BACHOT, à part.

A mon tour, à présent.

(Il fait des signes à Nicolas, qui paraît.)

RÉSÉDA.

Mais l'intelligence... allons donc... Tant mieux pour moi, si j'ai de l'esprit; tant pis pour vous, si vous êtes bêtes.

Air : Parnasse des dames.

Mais l'esprit et l'intelligence,
Mes enfans, ne se partag'nt point.
C'est bien fâcheux, car je le pense,
Vous en avez tous grand besoin.
Voyons, mettez-vous à ma place,
Comment puis-je vous en donner?

BACHOT.

Je conçois que ça t'embarrasse,
Nous ne voulons pas te gêner.

MANDAR.

Au fait, c'est pas nous qui avons écrit son ouvrage.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, NICOLAS.

NICOLAS, tapant sur l'épaule de Réséda.

M'sieu!.. C'est bien vous qu'êtes M. Bachot... est-ce pas?.. qu'avez écrit de l'écriture?..

Digitized by Google

RÉSÉDA.

Un ouvrage, imbécille.

NICOLAS, lui donnant un sac.

Eh bè... v'là c' que vot' oncle de Bernay m'a chargeait d' vous r'mettre pour vot' peine...

RÉSÉDA.

Qu'ai-je vu ?

NICOLAS.

C'étions cent écus.

(Il sort sur un signe de Bachot.)

RÉSÉDA.

Cent écus!... trois cents francs à moi!.. Les honneurs ce matin, les écus dans l'après-midi... Qu'est-ce qui va m'arriver ce soir ?

BACHOT.

Dites donc, j'ai en bon nez de me mettre des vôtres... Cent écus !

MANDAR.

Comme ça arrive. La communauté qu'était à sec. Réséda est notre providence. Vive Réséda!

TOUS.

Vive Réséda !

RÉSÉDA.

Merci, mes braves gens, merci. Ce que vous en faites, c'est pour me témoigner votre attachement; c'est très bien.

BACHOT.

Touche là, cousin, tu m'as converti. J'entre dans ton système. Je ferai ce que tu disais ce matin: jusqu'à ce que M. Boucherat joue des pouces, je me croise les bras; mais comme on ne peut pas vivre de l'air du temps, et que nous sommes en communauté, nous allons mettre à la masse, toi, ce que tu as, nous, ce que nous aurons, et nous vivrons là-dessus.

RÉSÉDA.

Comment là-dessus ?

BACHOT.

Sur ton sac.

RÉSÉDA.

Sur mon sac!

MANDAR.

Bachot a parfaitement saisi le système, et, comme tu disais ce matin, quatre francs par jour, c'est pas assez payé. Nous faut cinq francs, pas moins, et jusqu'à ce que le bourgeois nous les donne, tu nous les fourniras là-dessus.

RÉSÉDA.

Allons donc! allons donc!..

MANDAR.

Oui, cinq francs tous les matins.

TOUS.

Oui, cinq francs!

BACHOT.

Dix francs le dimanche et les jours de fête.

RÉSÉDA.

Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là. Mais vous êtes fous, mes chers enfans. Voyez donc sur le sac, il y a : « A Monsieur Bachot, » et pas du tout à Messieurs Mandar, Lariolle et compagnie. Ce sac, c'est ma propriété.

BACHOT.

T'as supprimé les propriétaires.

RÉSÉDA.

Mais pas les propriétaires des sacs!

MANDAR.

Et la communauté donc!

RÉSÉDA.

Mais la communauté n'est pas la nièce de mon oncle.

BACHOT.

T'as supprimé les oncles.

RÉSÉDA.

Pas le mien, par exemple! je le respecte trop...

MANDAR.

Ah ça! mais tu es donc une vraie girouette?.. Tu nous dis ce matin : Mettons tout en commun... Je fournirai le liquide... les femmes... les... et tu ne mets rien du tout.

GOUSSEPIN.

Il nous faut nos cinq francs par jour! A nous le sac!

RÉSÉDA.

Et pas un sergent-de-ville... Comme la police est mal faite!.. Ah! le vilain peuple!..

TOUS.

A nous le sac!

RÉSÉDA, le mettant derrière lui.

Jamais... Vous n'arriverez à ce sac qu'en passant sur mon corps.

NICOLAS, arrivant par la droite, et lui prenant le sac.

Rendez-moi ça, vous...

RÉSÉDA.

Hein!

NICOLAS.

J'me sommes trompé... il n'est pas pour vous, mais pour votre cousin que v'là.

(Il donne le sac à Bachot.)

TOUS.

Pour Bachot!

RÉSÉDA.

Allons donc!

BACHOT.

Eh! oui... Lis cette lettre de mon oncle, qui m'annonce l'envoi de cet argent, destiné à payer l'impression de l'ouvrage dont les journaux ont donné des fragmens, lesquels fragmens sont signés François Bachot, et pas Antoine Bachot. Tiens, regarde... Es-tu convaincu?.. et l'êtes-vous aussi, vous autres?.. hein? Vous savez à présent à quoi vous en tenir, et ce que vaut le système de la paresse en communauté.

RÉSÉDA, à part.

Oh! si j'étais sûr d'être le plus fort... quel potage je lui offrirais...

MANDAR.

C'est un fier gueux que ce Réséda!

RÉSÉDA.

Mais, mon oncle ne m'a donc rien envoyé ?

NICOLAS.

Si, j'ons une lettre pour vous.

RÉSÉDA.

Y a peut-être quelque chose là-dedans?.. Qu'ai-je lu?.. il m'envoie sa malédiction!..

NICOLAS.

C'est quinze sous.

Digitized by Google

RÉSÉDA.

Pour une malédiction ?.. Il ne l'a pas même affranchie... Cresti !.. il ne donne pas ses coquilles... mon oncle !,.

BACHOT.

Je paierai le port des deux lettres.

(Il congédie du geste Nicolas, qui entre chez le marchand de vins.)

RÉSÉDA.

A propos de lettres, j'y pense... j'en ai une pour mon protecteur... pour un homme qui me vengera de vos procédés à mon égard...Voyons un peu si c'est loin d'ici... Monsieur... monsieur Lombard, rue Saint-Martin, 49.

MANDAR.

Ah ! bon... c'est le commissaire de police... Il y a une lanterne.

RÉSÉDA.

Un commissaire !.. c'est à un commissaire de police qu'on m'a recommandé !.. on voulait me pincer... Cresti !.. et il a cent écus... et j'ai rien du tout... moi !..

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mme LARIOLLE ; puis, LARIOLLE.

Mme LARIOLLE, sautant sur Réséda et le souffletant.

Tiens !.. v'là quéque chose !,.

RÉSÉDA.

La femme à Lariolle !..

Mme LARIOLLE.

Ah ! drôle !.. ah ! polisson !.. tu me fais droguer deux heures trois quarts sur le Pont-au-Change... et au lieu d'être enlevée par toi... c'est mon mari qui m'a enlevée... d'une autre façon... Mais je lui ai tout dit...

LARIOLLE, en dehors.

Estelle ! Estelle !..

RÉSÉDA.

Je suis dans une position fort délicate !

LARIOLLE, accourant les manches retroussées.

Estelle !.. Est...

Mme LARIOLLE, se jetant au cou de son mari.

Me v'là, mon petit homme... me voilà... Lolo !.,

TOUS, étonnés.

Tiens !..

Mme LARIOLLE.

Amour de mari ! va... t'es mon trésor... toi... le trésor à sa petite biche !..

MANDAR, bas, à Lariolle.

V'là qu'elle t'adore !.. Comment que t'as fait ?

LARIOLLE, déposant sa règle.

J'ai trouvé la clé de son cœur... Quant à toi, Réséda, si tu as encore l'idée de te promener autour de mon épouse ?

RÉSÉDA.

Du tout... Et à preuve que je vas aller me promener autour de la Bastille.

(Il sort.)

MANDAR.

Minute... Faut pas lui laisser emporter les z'hardes de feu la communautée.

GOUSSEPIN.

Soyez tranquille, père Mandar.

(Il sort avec deux maçons.)

LARIOLLE.

Dépouillez-moi cet homme-là...

SCÈNE XVIII.

LARIOLLE, MANDAR, BACHOT, Mme LARIOLLE; puis, GENEVIÈVE.

Mme LARIOLLE, criant.

Ne lui laissez rien !..

MANDAR.

Dire que ce mauvais farceur-là a sur son dos la jambe du père Chambet... Et Geneviève qui va venir !..

LARIOLLE.

Et sa collecte que nous n'avons plus !.,

BACHOT.

Et mon sac... Je dirai que vous me l'avez donnée...

TOUS.

Ah !

LARIOLLE, bas.

Touche là, Bachot.

Mme LARIOLLE, regardant Bachot.

Oh ! je l'embrasserai de bon cœur !..

LARIOLLE, l'entendant.

Qui donc !..

Mme LARIOLLE, vivement.

Toi... chéri !..

MANDAR.

Ah ! hé ! les autres !.. v'là M. Boucherat...

BACHOT.

Et vous allez me faire tenir la parole que je lui ai donnée... Je lui ai promis que vous seriez tous à trois heures sur le bâtiment...

MANDAR.

Et t'as bien fait !.. A l'ouvrage... tout le monde !..

TOUS.

A l'ouvrage !

BACHOT.

J'ai réussi.

(Ils grimpent tous à l'échelle, et se remettent au travail dans le même ordre qu'à la première scène.)

CHŒUR DU LEVER DU RIDEAU.

Travaillons, allons, du courage, etc.

Mme LARIOLLE.

Ne grimpe pas si vite, Lariolle !.. prends garde de te casser le cou... mon lapin !

LARIOLLE, montant.

En v'là de l'amour !..

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BOUCHERAT; puis, GENEVIÈVE.

(Tous les ouvriers travaillent.)

BOUCHERAT.

Ah ! ah !.. ils ont mis de l'eau dans leur vin !.,

Digitized by Google

BACHOT.

Vous le voyez, monsieur Boucherat... pour ramener l'ouvrier aux idées d'ordre et de travail, il y a quelque chose de plus sûr que la menace... c'est le bon sens !..

LARIOLLE, criant.

Oh ! hé ! Réséda !.. ah ! hé !.. une truellée au sas... serrée !..

RÉSÉDA, en dehors.

Voilà !..

BACHOT, à Geneviève qui vient d'entrer.

Eh bien ! Geneviève... comment va votre père ?

GENEVIÈVE.

Le chirurgien a dit qu'il marcherait dans six semaines.

BACHOT, l'embrassant.

Bravo !.. dans six semaines la noce !..

LARIOLLE, criant.

Oh ! hé ! Réséda !.. ah ! hé !

RÉSÉDA, paraissant en costume de manœuvre et portant sur sa tête l'auge à plâtre.

Voilà ! la communauté !.. la communauté à mort !.. toujours !.. voilà ma devise !..

LARIOLLE.

Ah ! Réséda !..

RÉSÉDA.

Oh ! hé !..

TOUS.

AIR : Du Garde-Moulin.

Travaillons, allons, du courage,
Employons la pierr', le ciment,
Ayons tous du cœur à l'ouvrage,
Pour terminer le bâtiment.

(La toile baisse sur le tableau des ouvriers travaillant en fredonnant.)

FIN.

Imp. de Mme de Lacombe, r. d'Enghein, 12.

Digitized by Google